

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un régime social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSSEL, 15 — PARIS
Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LES AMIS DU « LIBERTAIRE »

Nous prions ceux de nos amis qui s'intéressent à la réorganisation du journal, et que Pierre Martin a pressenti ces temps derniers, de faire leur possible pour venir 15, rue d'Orsel, ce soir vendredi, 9 septembre, vers 8 h. 1/2.

La Banqueroute socialiste

Qu'on liquide !

Marcherions-nous à reculons ? Quarante ans après l'*Internationale*, l'entente entre prolétaires de tous les pays ne semble pas, en tout cas, avoir bien progressé si l'on en juge par l'esprit des organisations socialistes en ce moment représentées au congrès de Copenhague.

Le socialisme n'a aucune raison d'être si'il ne s'affirme internationaliste et révolutionnaire. C'est un simple parti politique dont les congrès n'ont pas plus d'importance que les congratulations interparlementaires qu'on voit de temps à autre. Si, comme les autres partis, il ne veut entendre parler que de méthodes parlementaires et d'action nationale, son étiquette ne représente qu'une somme d'appétits particuliers et non plus, à aucun titre, les intérêts de la classe ouvrière.

Car dire que celle-ci se libérera par des méthodes parlementaires, c'est tromper odieusement les travailleurs. Sans la révolution et la révolution soutenue par une coopération internationale, qu'obtiendront les exploités ; mais surtout que peuvent espérer obtenir, de leur vivant, ceux qui peinent et sont privés de tout à l'heure actuelle ?

Or le socialisme avait une belle occasion de se ressaisir un peu devant la proposition Vaillant-Keir-Hardie, demandant qu'on décrète la grève générale des industries en réponse à la mobilisation. Et cette proposition a été repoussée par 119 voix contre 59 ! Le lendemain, je sais bien, sur l'initiative de Vaillant et de Keir-Hardie, une petite satisfaction leur était donnée : l'étude de la question avec inscription à l'ordre du jour du prochain congrès socialiste...

Ainsi, dans l'intervalle, la guerre peut éclater, personne, parmi les socialistes, n'aura pris d'engagement à ce sujet ? Cela est tout simplement monstrueux pour des gens qui se disent les champions de la classe ouvrière. A quoi bon, alors, tous ces congrès, tous ces bureaux internationaux, s'il n'y a pas d'entente possible, même pour le principe, sur le point vital de toute revendication collective ; la solidarité internationale, active ou passive ?

Devant une pareille reculade, les bourgeois sont dans le vrai en faisant parler les socialistes de « billevisées révolutionnaires ». La révolution, ils l'ont reniée en fait, cette fois, et reniée brutalement, catégoriquement.

Les délégués allemands se sont montrés, comme toujours, particulièrement rétrogades, et, comme toujours, ils furent admirablement secondés par nos ineffables guesdistes devenus plus éloignés de la révolution, aujourd'hui, que les jaussistes eux-mêmes. Quelle cli-

que ! La première propagande à faire pour les socialistes français, s'ils étaient sincères, ce serait, et depuis longtemps, celle de convaincre leurs coreligionnaires allemands, ainsi que le leur dit Paul Adam.

L'an prochain, vous pensez bien, les discussions recommenceront. Keir-Hardie, Vaillant feront d'ardents discours antimilitaristes ; les délégués allemands renouveleront bruyamment leur manifestation nationaliste ; quelques belges, peut-être, se rallieront à la thèse grève-généraliste, et ce sera tout. Il aura fallu quarante ans de propagande socialiste pour aboutir à ce beau néant !

Est-ce qu'en face de ces choses les révolutionnaires de tous les pays ne vont pas enfin prendre en considération l'idée de se grouper entre eux qu'avait émis Pratelle dans les *Temps Nouveaux*, il y a un an et demi, que Couture a reprise et qui a été défendu ici même ? Le monde ouvrier saigne encore de la disparition de l'*Internationale*. Il faut la faire revivre, et la faire revivre sur des bases uniquement révolutionnaires.

Jusqu'à ces derniers temps, la C. G. T. semblait toute désignée pour cette belle tâche. Hélas, elle tient à jouer auprès de l'union syndicale internationale le rôle des Hervéistes dans le parti socialiste unifié. Chose plus grave, la question de la grève générale ne figure même pas à l'ordre du jour du prochain congrès syndical. Lachée avec éclat par les socialistes, la grève générale sera-t-elle menacée du même sort par notre C. G. T. ? On se le demande parfois à voir combien souvent les mesures réformistes prévalent au sein de la Confédération, et maintenant on se pose la question avec une réelle inquiétude.

Le socialisme a fait banqueroute ; le syndicalisme, si l'on n'y veille, le suivra de près. L'heure est venue pour ceux qui rêvent sincèrement d'une transformation sociale, de liquider les partis hybrides ou néo-bourgeois et de revenir à la vieille Internationale et à ses méthodes strictement révolutionnaires.

Silvare.

“Le Libertaire” poursuivi

Il ne suffit pas à Monsieur Aristide Briand d'avoir promis l'apaisement aux forces d'obscurantisme et de réaction, il est mis en demeure de donner des gages de ses bonnes intentions et, comme c'est un honnête homme, il donnera des gages plus qu'il ne lui en sera demandé.

Continuant la série, c'est le tour du “Libertaire” aujourd'hui d'être poursuivi en la personne de notre ami Péronnet et d'Hélène Lecadieu, notre géante, pour un article paru le 5 juin dernier, sous le titre : “L'Enfer”, dans lequel article Péronnet dénonçait quelques-uns des côtés horribles des bagnoles militaires africaines.

C'est M^e Berthon qui a bien voulu accepter la charge de défendre les intérêts de Péronnet.

Hélène Lecadieu, souffrante, n'a pas pu se rendre à la convocation du juge instructeur ; elle compte prier M^e Justal du soin de sa défense.



UN BEAU GESTE.

L'aviation marche de triomphe en triomphante. En Angleterre comme des deux côtés des Vosges, les chauvins ont bien tenté de déshonorer ces belles manifestations du génie humain, mais l'aviation, jusqu'à présent, compte heureusement plus de nobles esprits que des autres.

Cattaneo est des premiers. Aux derniers meetings anglais, on demandait aux aviateurs de jeter des projectiles sur un dreadnought tracé sur le sol. Lorsqu'on lui remit des oranges pour ébaucher le geste meurtrier, Cattaneo les accepta, partit dans les airs... et les mangea.

C'étaient là de trop beaux fruits pour être ravalés à l'affreuse besogne symbolique à laquelle de modernes barbares les destinaient.

TOUJOURS « LUI ».

Encore une déclaration absolutiste du Grand Empereur, encore le semipermanent refrain de la poudre sèche. Le délégué allemand au Congrès de Copenhague peut bien, après cela, prendre des airs de matamore en parlant de « ce Monsieur, avec qui nous réglerons nos comptes à notre retour », ces airs font sourire. Un froncement de sourcils du croquemaitaine, et tout rentre dans l'ordre, en Allemagne.

Pauvre Petit Poucet social-démocrate ! Tu parles de l'ogre à ton aise... à Copenhague.

Les bas-fonds populaires ne grondent pas encore. Eux seuls imposeraient silence au soudard d'un autre âge.

UNE MARMITE.

Nous a-t-on assez barbés avec le mariage du duc des Abruzzes et de miss Ellins, la fille du milliardaire yankee. Eh bien ! il ne se fera pas, là. Le père Ellins est un homme pratique. Que lui importe une Altesse ! Il veut d'un genre qui fasse un gros brassage d'affaires comme lui et ne se soucie pas d'avoir préparé une marmite dorée à quelque noble marlou.

Si les jeunes gens s'étaient recherchés pour eux-mêmes, ce n'est pas le retrait du mariage avec ses millions qui aurait empêché le mariage avec voyage de noces à l'Himalaya et autres tralatas. Mais comme le royal marlou n'en avait qu'à la bourse...

Cela manquait, peut-être, à l'éducation des peuples.

GARDIENS DE L'ORDRE.

Un beau brelan de gardiens de l'ordre que celui que nous trouvons dans les faits-divers de ces jours-ci. Capitaine satyre, inspecteur de police voiteur, garde républicain, braconnier, sans parler de la foule de ceux qu'on ignore, ni des infâmes agents des mœurs que tout le monde sait, ni de leurs grands chefs prévaricateurs. Lépine, Yves Durand... Avec ces gaillards, la vertu peut dormir tranquille et le vice trembler.

L'ordre bourgeois et ses gardiens sont dignes l'un de l'autre,

L'OPPIUM ET LE THÉ.

Dans leur récente marche au Thibet, les Anglais ont fait une rencontre qui a dû laisser assez perplexes les plus intelligents d'entre eux. C'est celle d'une armée chinoise venue pour imposer par la force aux Thibétains la consommation du thé chinois, tout comme une armée anglaise avait bombardé Canton, il y a 70 ans, pour imposer à la Chine l'opium anglo-indien dont elle ne voulait plus.

Les Thibétains, explique L. Naudeau dans le Journal, qui sont au nombre de

inq ou six millions, ont pour le thé une passion immoderne ; ils en consomment des quantités dont l'exorbitance surprendrait jusqu'aux Anglais et aux Russes, ces grands buveurs de l'infusion parfumée. Or, depuis des siècles, tout ce thé (environ dix millions de livres par an de ce comprimé dit brick tea) est fourni aux Thibétains par une certaine guilde chinoise extrêmement riche et influente qui l'achète au gouvernement chinois lui-même. Et les Chinois savent fort bien que l'ouverture complète du Thibet aux marchands anglo-indiens doit forcément amener la vente dans les villes thibétaines du thé des Indes à un prix inférieur à celui qui reste pour eux rémunératrice. Le thé chinois serait évincé du Thibet par le thé des Indes. D'ailleurs, si dans les temps les plus récents l'Angleterre intervient au Thibet à principalement pour empêcher l'installation d'une autre puissance dans ce pays limitrophe des Indes, il n'en est pas moins vrai que depuis 1773 et jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle elle eut surtout de ce côté les visées commerciales, comme l'a prouvé le voyage de Cooper en 1868.

Les Chinois veulent, comme par le passé, continuer de vendre leur thé aux Thibétains ; les Anglo-Indiens, qui s'intéresseraient volontiers aux mines d'or du Thibet, devraient aussi de déverser dans ce pays un thé récolté sur les rives du Brahmapoutre. Et alors les armées se mettent en mouvement, des brûlis de guerre circulent, ce qui prouve que prendre le thé n'est pas toujours chose si anodine qu'on pourrait le penser.

Et voilà toute la morale de la guerre. Toujours la soif de l'or sous forme de mines comme au Pérou, au Transvaal, au Thibet, ou sous forme de marchandises empoisonnées ! — comme au Maroc, en Chine, au Thibet encore, partout.

Et c'est ça qu'on décore des noms grandiloquents de prestige national, d'expansion civilisatrice, voire d'humanitarisme, comme les yankees à Cuba, aux Philippines. Et c'est pour ça que, des jeunes gens, par centaines de mille, s'en vont crever, de temps en temps...

“ Les Braves Gens ”

A l'occasion des anniversaires des sanglantes boucheries de la guerre franco-allemande, les exploits des Braves Gens sont magnifiés dans des articles d'un lyrisme débordant ; aux devantures des libraires s'étaient d'impressionnantes reproductions de combats meurtriers, où le sang s'étend jusqu'à dans les marges ; de la bouche de nos officiers gavés, s'envoient, en périodes enflammées, des phrases sonores comme des appels de clairon...

Mais il est d'autres exploits, sur lesquels on s'étend moins longuement, qui n'en sont pas moins une mention, et je veux réparer cette injustice à l'égard d'une catégorie d'individus — les agents — qui, eux aussi, sont de braves gens, nous affirme la chanson.

Les confectionneuses luttent actuellement contre la capacité des patrons qui les exploitent. Leur cri de révolte franchit les murs de leur pauvre chambre pour aller chatouiller désagréablement les oreilles des gros profiteurs ; c'est évidemment une situation qui ne peut durer ; la police, qui est toujours au premier rang lorsqu'un mauvais coup est à faire, se montre d'une révolte brutale envers de malheureuses femmes coupables de trop peu gagner et que la faim pousse dans la rue.

Inutile de revenir ici sur le sort lamentable qui est fait aux pauvres serventes de la confection. Les salaires dérisoires que leur laisse une journée d'un labeur écrasant font éclore des fermentes de révolte.

Et quels arguments trouve-t-on à opposer à leurs justes revendications ?... Le sabre-balafon et les coups de poing. De semblables mœurs ont, paraît-il, indigné maints confrères bourgeois, mais cette indignation tombe au seuil de leur journal ; ils se contentent de signaler que les flics se sont laissés aller à des gestes regrettables en dégénérant contre d'inoffensives manifestantes dont plusieurs furent violemment gifflées. L'une d'elles dut même être transportée en hâte chez un pharmacien. Ces constatations suffisent à libérer leur conscience.

Cette presse qui sait si bien s'appuyer sur le sort des renards molestés par leurs camarades grévistes, ne sait rien trouver pour condamner de telles pratiques. Cela jurerait sans doute avec d'autres articles du jour célébrant le courage des agents devant la vague montante des vengeurs de Liabœuf.

Il est curieux de remarquer que de telles choses se passent à l'heure où on se plaît à rappeler l'envahissement du corps législatif par le peuple de Paris venant imposer la République. En effet, quarante ans, déjà, nous séparent du jour où le peuple a ignominieusement balayé l'empire pour instaurer ce régime qui semblait devoir incarner tous ses espoirs et creuser un infranchissable fossé entre lui et le tyran de la veille.

Tout ce qui dans l'histoire se montre conforme à ce but, du point de vue humain — et nous ne pouvons pas en avoir d'autre, — est bon ; tout ce qui lui est contraire est mauvais. Nous savons d'ailleurs fort bien que ce que nous appelons bon et ce que nous ap-

Emile Czapecz.

L'Idéalisme historique

Matiéristes et déterministes comme Marx lui-même, nous aussi nous reconnaissons l'enchaînement fatal des faits économiques et politiques dans l'histoire. Nous reconnaissions bien la nécessité, le caractère inévitable de tous les événements qui se passent, mais nous ne nous inclinons pas indifféremment devant eux, et surtout nous nous gardons bien de les louer et de les admirer lorsque, par leur nature, ils se montrent en opposition flagrante avec le but suprême de l'histoire, avec l'idéal fondamentalement humain qu'on retrouve, sous des formes plus ou moins manifester, dans les instincts, dans les aspirations populaires et sous les symboles religieux de toutes les époques, parce qu'il est inhérent à la race humaine, la plus sociable de toutes les races animales sur la terre. Ce but, cet idéal, aujourd'hui mieux conçus que jamais, peuvent se résumer en ces mots : C'est le triomphe de l'humanité, c'est la conquête et l'accomplissement de la pleine liberté et du plein développement matériel, intellectuel et moral de chacun, par l'organisation absolument spontanée et libre de la solidarité économique et sociale aussi complète que possible entre tous les êtres humains vivant sur la terre.

Tout ce qui dans l'histoire se montre conforme à ce but, du point de vue humain — et nous ne pouvons pas en avoir d'autre, — est bon ; tout ce qui lui est contraire est mauvais. Nous savons d'ailleurs fort bien que ce que nous appelons bon et ce que nous ap-

pelons mauvais sont toujours l'un et l'autre des résultats naturels de causes naturelles, et que, par conséquent, l'un est aussi inévitable que l'autre. Mais comme, dans ce qu'on appelle proprement la nature, nous reconnaissions beaucoup de nécessités que nous sommes très peu disposés à bénir, par exemple la nécessité de mourir enragé lorsqu'on a été mordu par un chien enragé, de même, dans cette continuation immédiate de la vie naturelle qu'on appelle l'histoire, nous rencontrons beaucoup de nécessités que nous trouvons beaucoup plus dignes de malédiction que de bénédiction et que nous croyons devoir stigmatiser avec toute l'énergie dont nous sommes capables, dans l'intérêt de notre moralité, tant individuelle que sociale, malgré que nous reconnaissions que, du moment qu'ils se sont accomplis, les faits historiques même les plus détestables portent ce caractère d'inévitabilité que nous retrouvons aussi bien dans tous les phénomènes de la nature que dans ceux de l'histoire.

M. Bakounine.
(Œuvres, tome IV.)

Les Anarchistes et les Syndicats

On peut observer dans nos milieux révolutionnaires certaines idées erronées qu'il serait utile de dissiper une bonne fois pour toutes. Parmi les anarchistes on dit couramment, à propos du syndicalisme, qu'il est un moyen de révolution, mais ne saurait être considéré comme une finalité ; autrement dit on lui nie la possibilité de concrétiser l'idéal anarchiste. Les syndicalistes, de leur côté, avec leur pitoyable tactique ouvrière et leur manie d'écartier systématiquement tout idéalisme apparaissent comme de vrais snobs de la révolution : ils élèveront des barricades pour le plaisir de barrer les rues. Ne leur demandez pas l'idéal qu'ils poursuivent : ils n'en ont aucun.

Syndicalistes « question du ventre » et anarchistes antisyndicalistes font fausse route.

D'une part, il est absurde de croire à une contradiction, à une incompatibilité entre l'Anarchisme et le Syndicalisme, considérés l'un et l'autre dans leur essence et non dans telle ou telle autre incarnation. D'autre part, cette méthode commune aux syndicalistes et aux insurrectionnels qui consiste à prêcher l'insurrection pour elle-même, cette agitation sans but, n'est, le plus souvent, que de la démagogie.

L'organisation ouvrière, instrument de guerre sociale aujourd'hui, deviendra au lendemain de la Révolution la base fondamentale sur laquelle sera édifiée la société nouvelle de liberté, de bien-être et d'amour.

La Révolution sera l'œuvre des syndicats, de même que l'organisation future, laquelle sera collectiviste ou communiste, selon que la masse aura évolué dans un sens socialiste ou dans un sens anarchiste. Ceci dit, il saute aux yeux de chacun que les anarchistes mêlent leurs théories au syndicat en leur incorporant l'antisyndicalisme. Certes, dans son état actuel, le syndicat est bien loin d'être satisfaisant. Mais il dépend de l'initiative des anarchistes d'y apporter les trop nécessaires modifications, de le tirer du bourbier où il s'enfonce pour y faire triompher les tendances libertaires. Né des rôles plus les syndicats sous prétexte qu'il n'y a que des moutons dociles à la voix des mauvais bergers. Imitons le vidiangeur qui descend dans la fosse empestée pour la désinfection. Allons dans les syndicats y accompagner cette indispensable besogne sanitaire. Supplantons le suiviisme par la libre initiative ; l'ouvrierisme étroit et impuissant par le syndicalisme intégral, libertaire, le seul capable de raser la fortresse capitaliste et d'instaurer à la place le communisme libérateur.

Sachons, pour commencer, descendre un peu des hautes régions du rêve afin de nous faire comprendre de la masse ; mais que ce soit pour l'entraîner à notre suite, pour la transformer en une phalange de prosélytes ayant au cœur la flamme vivifiante du Grand Idéal.

M. Guidoni.

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères
La Géologie, par H. Guède. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.

La Biologie, par Ch. Letourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.

La Botanique, par J.-L. de Lanessan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La Préhistoire, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 221 figures.

La Physiologie générale, par le Dr Lavoisier. 580 pages, 28 figures.

La Physico-Chimie, par le Dr Fauville. Rôle de la Physico-Chimie dans les phénomènes naturels, 510 pages.

Chaque volume 1 fr. 90 pris au Librairie ; 2 fr. 25 francs. — Cartonné : 50 centimes en plus.

PROPAGANDE SYNDICALISTE

Je persiste à croire, malgré le camara de Lagru, que la conquête des pouvoirs syndicaux ne doit pas être le but pas plus qu'un moyen pour les anarchistes syndiqués.

Que les anarchistes entrent en masse au syndicat, c'est aussi mon avis ; mais que ce ne soit pas pour jouer, « l'ôte-toi de là que je m'y mette » des parlementaires.

Les bons socialistes à l'eau de rose ne disent pas autre chose pour le parlementarisme, que le copain Lagru au sujet du syndicalisme.

Le char marche mal, parce qu'il est mal dirigé, mais quand nous tiendrons les rênes, ça ira tout seul.

Grave erreur !

Les libertaires n'ont pas à se préoccuper d'un tas de pauvres bougres envieux des fonctionnaires, non pas que la place est une sinécure, ils savent bien que non mais bien plutôt par avidité d'une vaine popularité et pour le plaisir de poser au sauveur du prolétariat.

Puisque nous sommes capables de produire tout le bien-être, refusons-nous de créer quoique ce soit qui mette un individu en infériorité avec son semblable.

Un vieil adage dit : « Ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés. » Eh bien ! camarades, prenons le cordonnier et disons-lui, puisqu'il n'a pas compris pourquoi il est mal chaussé. Allons à son syndicat et disons à celui-ci, ou plutôt propageons parmi ses membres qu'il ne faut plus faire de mauvaises chaussures, tous les hommes ayant besoin d'être chaussés ont tous droit à la meilleure qualité de chaussures.

En chemin de fer, voitures publiques, promenades, théâtres, partout on rencontre le beau et le bon pour les parasites, le laid et le frelaté pour le producteur de tout.

Répétons sans cesse aux camarades qu'ils seront heureux quand tous sauront discerner l'utilité de leurs gestes.

Une fois dans la place, démontrons lui l'inanité de ses efforts.

Critiquer les militants, que pour la plupart je crois bien intentionnés, mais qui n'en peuvent moins, se grouper pour avoir la force de se substituer à eux, n'est pas, selon moi, un but bien digne de nos efforts.

Il y a de la besogne pour toutes les bonnes volontés. Si les anarchistes trouvent que le syndicalisme est dans une mauvaise voie qu'ils y viennent pour être mieux à même de travailler à changer la mentalité des travailleurs, en leur inculquant un peu de cet esprit d'analyse qui leur fait défaut et nous n'aurons plus à nous inquiéter de l'impulsion que les fonctionnaires peuvent lui donner.

De cette façon, les militants actuellement à la tête du mouvement syndical seront secondés dans leurs efforts et n'auront plus prétexte à ne pas aller de l'avant. Quant aux arrivistes, ils seront réduits à l'impuissance, n'ayant plus devant eux le troupeau docile et crédule.

Cessons un peu les critiques acerbes, habituons-nous à ne pas voir un ennemi dans le camarade qui procède différemment.

Il s'agit d'abord de sortir les cerveaux de leur engourdissement, et comme aucun de nous ne possède la vérité infuse, supplantons le suiviisme par la libre initiative ; l'ouvrierisme étroit et impuissant par le syndicalisme intégral, libertaire, le seul capable de raser la forteresse capitaliste et d'instaurer à la place le communisme libérateur.

Sachons, pour commencer, descendre un peu des hautes régions du rêve afin de nous faire comprendre de la masse ; mais que ce soit pour l'entraîner à notre suite, pour la transformer en une phalange de prosélytes ayant au cœur la flamme vivifiante du Grand Idéal.

M. Guidoni.

N'est-ce pas nous, ouvriers ? De quoi nous plaignons-nous ?

Apprenons à nos camarades que c'est là le seul but du syndicat, à connaître l'utilité de nos gestes. Que toute notre activité se concentre sur ce point. L'association a un but, c'est d'être fort (point n'est besoin de centralisation) pour nous refuser à produire des choses inutiles. Que notre production cesse d'être l'épée suspendue au-dessus de notre tête. Faisons comprendre à nos camarades qu'il est de toute nécessité de se refuser de faire des canons et de la mitraille, si nous méprisons la guerre et les tueries ; de ne plus imprimer ces insanités qui atrophiennent les cerveaux ; de ne plus être des hypocrites qui faisons les pires choses, à condition que le patron nous paie ce que nous exigeons. (2)

Puisque nous sommes capables de produire tout le bien-être, refusons-nous de créer quoique ce soit qui mette un individu en infériorité avec son semblable.

Un vieil adage dit : « Ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés. » Eh bien ! camarades, prenons le cordonnier et disons-lui, puisqu'il n'a pas compris pourquoi il est mal chaussé. Allons à son syndicat et disons à celui-ci, ou plutôt propageons parmi ses membres qu'il ne faut plus faire de mauvaises chaussures, tous les hommes ayant besoin d'être chaussés ont tous droit à la meilleure qualité de chaussures.

En chemin de fer, voitures publiques, promenades, théâtres, partout on rencontre le beau et le bon pour les parasites, le laid et le frelaté pour le producteur de tout.

Répétons sans cesse aux camarades qu'ils seront heureux quand tous sauront discerner l'utilité de leurs gestes.

Pour cette œuvre, les libertaires de toutes nuances ne sont pas de trop. Ils ont leur place dans les syndicats, à condition de ne pas y entrer en berger dirigeant un troupeau bêlant, mais en éducateurs initiés qui veulent faire comprendre à leurs frères d'esclavage que ce qu'il faut, ce n'est pas remplacer les chaînes qui nous entraînent par d'autres plus belles, mais en les brisant toutes et surtout en refusant d'en fabriquer de plus belles, furent-elles en or !

C'est là, à mon avis, une propagande individuelle qui peut se faire même par les plus timorés, en tous lieux et qui, je l'espère, portera ses fruits.

Fritz.

L'ouvrier moderne

Dans l'enquête sur La Crise de l'apprentissage et sa répercussion sur les industries d'art, que MM. Lumet et Rambosson ont ouverte dans Paris-Journal, nous croyons cette réponse — la seule qui soit d'un réel intérêt — adressée par M. Frantz-Jourdain. On y trouvera notamment un remarquable parallèle entre l'ouvrier d'autrefois et l'ouvrier d'aujourd'hui.

Etant architecte, je ne connais que les ouvriers du bâtiment, et c'est de ceux-là seulement que je puis parler. Ce que je vais vous dire ne s'applique donc pas à des corps d'état dont j'ignore absolument la façon de travailler et de produire.

J'entends beaucoup parler de la crise de l'apprentissage, crise dont les réactionnaires se pourlèchent avec délices, et j'avoue que jusqu'ici j'en souffre médiocrement.

Actuellement, les travaux, quand ils sont payés ce qu'ils valent, atteignent une perfection d'exécution qu'il est difficile de trouver dans ce fameux passé dont on nous assomme, sans le connaître d'ailleurs. Il faut avoir restauré quelques châteaux du dix-septième et du dix-huitième siècles, il faut avoir constaté la primitivité des moyens employés par les couvreurs et les plombiers entre autres, il faut avoir sondé les murs de trois mètres d'épaisseur qui dissimulent, sous un mince revêtement de pierre, d'innombrables plâtres hourdés en terre pour apprécier l'habileté, l'intelligence, la loyauté, l'admirable connaissance du métier de nos ouvriers contemporains. Toutefois, je reconnaît qu'on veut juger trop tôt de la vie, qu'on aspire trop vivement à gagner de grosses journées, et que l'apprenti se transforme trop rapidement en artisan. En outre, les garçons serveurs, qui formaient une excellente pépinière de compagnons, ne mettent plus la main à la pâte, ne s'essayent plus à exécuter et se confinent dans le rôle passif et sans intérêt en somme de manœuvres. En-

(1) Responsabilité et solidarité dans la lutte ouvrière.

(2) Voir la brochure de Libéral « Travail antisocial et mouvements utiles ».

fin, la loi qui interdit le travail de nuit et les heures supplémentaires dans les ateliers où se trouvent des mineurs, a entraîné des patrons à l'embaucher que des adultes et à supprimer presque complètement l'apprentissage. Ces raisons, dont on sentira les effets dans quelques années, modifieront peut-être mon optimisme actuel. Et cependant...

Comment les industries nouvelles trouvent-elles spontanément les ouvriers d'élite dont elles ont besoin ? Comment l'électricité, l'automobilisme, l'aviation — sans parler d'autres branches de l'activité humaine — ont-elles recruté, en quelques années, quelques mois plutôt, les équipes incomparables qui ont exécuté les tours de force les plus audacieux, qui ont résolu les problèmes les plus compliqués ? Il n'y a plus à nous rebattre les oreilles avec les maîtrises, les jurandes, les corporations et les traditions d'autant, car les télégraphistes chargés de la difficile et délicate installation de la télégraphie sans fil, n'ont guère eu le temps de s'octroyer un long apprentissage pour s'improviser de merveilleux techniciens.

Si on ne veut pas comprendre, c'est que la cérébralité d'un ouvrier contemporain n'est pas comparable à celle d'un artisan du douzième, du treizième, du quatorzième et du quinzième siècles, et qu'il est puéril de comparer aujourd'hui à hier.

Il n'en reste pas moins évident que la création d'écoles professionnelles, de vérité-

bles écoles professionnelles, rendraient d'indéniables services. Mais il faudrait nommer comme professeurs des compagnons possédant à fond le métier et non pas des phrasieurs incapables de manier un outil, non pas des théoriciens plus ou moins prétentieux, mais des praticiens éprouvés dont les leçons se donneraient sur le chantier, sur le tas, comme nous disons. Il faut voir les horreurs et les niaises produites par les élèves des ruineuses écoles dites professionnelles pour comprendre le danger de semblables boîtes qu'on devrait faire fermer au nom de la salubrité publique.

Les visiteurs français qui se sont égarés dans le Pavillon de la Ville de Paris, à l'Exposition universelle de Bruxelles, en sont sortis humiliés et exaspérés en contemplant les ignominies que l'administration a eu le cynisme de montrer aux étrangers ahuris.

Un de nos camarades s'était promis de commencer, cette semaine, ici, une série d'articles sur le mouvement ouvrier ; au dernier moment, pour une cause indépendante de sa volonté, notre ami n'a pu nous livrer sa copie. C'est pourquoi le présent numéro ne parle pas des grèves en cours, si particulièrement intéressantes. Prière de nous excuser.

UNE INFAMIE

Notre camarade A. Goldschild nous communique l'article suivant, à propos de l'affaire des « causeries populaires », à la suite de laquelle un jeune camarade, Laherte, est en prison, attendant sa comparution en cour d'assises, en compagnie de quatre autres camarades, sous l'inculpation de meurtre et tentative de meurtre.

Nous approuvons pleinement l'initiative des amis de prendre la défense des accusés contre les agissements inqualifiables de Paraf-Javal, Dufouf et consorts. Il ne s'agit pas ici d'une mesquine querelle de chapelle, mais d'intérêt général des anarchistes, Goldschild, et avec lui ceux qui s'occupent de cette malheureuse affaire, sont loin d'être d'accord en tous points avec les actuels rédacteurs du journal L'Anarchie, mais il faut défendre la liberté d'hommes lâchement traînés en justice par des mouchards amateurs. Nous engageons nos lecteurs à se joindre à nos amis pour protester contre de telles infamies.

LE LIBERTAIRE.

Il est un point sur lequel jusqu'ici tous les anarchistes étaient d'accord : la haine et le mépris du mouchard. Non seulement chez les anarchistes, mais dans tous les milieux, dans tous les partis, les braves gens, les gens de bonne foi se détournent avec dégoût de l'être qui s'en va bassement, par intérêt ou par rancune, dénoncer ses camarades. Mais parmi les anarchistes et les révolutionnaires, plus que tous autres en bataille aux persécutions, aux tracasseries, aux brutalités de la police, l'épithète de « casseroles » était considérée comme la plus infame que l'on pouvait infliger à un homme.

Or, un fait invraisemblable se produit. Un individu, qui se qualifie encore d'anarchiste, dénonce des camarades à la police, s'efforce de les faire condamner à des années de prison ou de bagne. Et, tout simplement, sous prétexte que c'est faire une « économie d'énergie » que de faire régler par la justice ses rancunes personnelles, il se vante publiquement de son rôle de pourvoyeur de prison, d'auxiliaire de la police.

Cinq camarades, dont un est en prison, attendent d'être jugés par la cour d'assises, à la suite des dénonciations de Paraf-Javal.

Par contre, les deux autres, qui sont assis dans les assises, accourent et une mêlée générale s'engage. Deux amis de Paraf sont blessés, dont un mortellement. Pour lui, conformément à son habitude, il avait filé chercher la police.

Au poste, Paraf et ses compagnons accusent des dénonciations sur plaintes, plaintes sur plaintes. Deux camarades sont retenus en prison. Lorenzi, couché près de la porte d'entrée, entend une clef grincer dans la serrure. Il se lève et va pour entrer dans la cellule, mais il se trouve en présence d'une vingtaine d'individus, revêtus de grands coiffes contenant un attirail complet de cambrioleur, le dimanche 8 mai, à 6 heures du matin. On comprend que, selon leur habitude, les habitants des C. P. seraient à cette heure en promenade. A tout hasard, pourtant, pour se rendre redoutables, on se munir de brownings.

Malheureusement, ce jour-là, ceux qu'on voulait cambrioler étaient restés là. L'un d'eux, Lorenzi, couché près de la porte d'entrée, entend une clef grincer dans la serrure. Il se lève et va pour entrer dans la cellule, mais il se trouve en présence d'une vingtaine d'individus, revêtus de grandes coiffes, et il se met à dévaliser petit à petit le matériel d'imprimerie. Surpris, jeté dehors, il s'en fut trouver Paraf-Javal et lui proposa de l'aider à s'emparer du matériel. L'autre bondit sur l'idée ! A une vingtaine, avec deux grandes voitures à bras, et dans l'une un grand coffre contenant un attirail complet de cambrioleur, le dimanche 8 mai, à 6 heures du matin. On comprend que, selon leur habitude, les habitants des C. P. seraient à cette heure en promenade. A tout hasard, pourtant, pour se rendre redoutables, on se munir de brownings.

L'affaire en est là. Paraf, Dufouf et leurs amis ont suivi toute l'instruction, chargeant à outrance les accusés. Les relations, la souple amabilité de Paraf l'ont mis en excellents termes avec les policiers officiels et il obtient tout ce qu'il veut. Une plainte en violation de domicile, déposée par des camarades, dans l'intérêt de la défense des accusés, a été, malgré l'évidence des faits, repoussée. Immédiatement, le Paraf, qui a toutes les audaces, a déposé contre les signataires une nouvelle plainte en dénonciation calomnieuse, en demandant 20 000 francs de dommages-intérêts.. Il ne faut pas oublier les petites affaires.

Paraf-Javal, pourtant, ne se sent pas rassuré. Malgré tout un arsenal qu'il trimballe dans ses poches, il craint des représailles. Terrorisé, il a déposé une plainte (encore !) en tentative d'assassinat

Mais cela ne suffit pas. Il faut sauver nos camarades. Il ne peut être question ici de tendances, de divergences théoriques. Il y va de la dignité de tous les anarchistes. Il ne faut pas qu'il soit dit qu'un maloué, se couvrant du masque anarchiste, aura pu se faire pourvoyeur de bague.

Encore une fois, il ne peut y avoir d'équivoque. On ne fera croire à personne que des individus munis de pincees et de crochets, armés de revolvers, s'introduisent dans une maison dans une intention pacifique. La provocation est bien établie. Les militants des Causeries Populaires se sont bornés à se défendre, dans le plein exercice de leur droit légal. On ne peut les condamner.

Ma s'il faut partout faire connaître la vérité. Nous constituons un groupe pour défendre des hommes accusés faussement par des individus qui furent leurs camarades. Nous entreprenons une campagne d'agitation pour toucher l'opinion publique, toujours hostile aux mouchards.

Nous sommes certains que nous ne ferons pas appel en vain au concours de tous les camarades pour nous aider.

Albert Goldschild.

N.-B. — Tous les camarades sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le mardi 13 septembre, à 8 heures 1/2 du soir, salle du restaurant coopératif, 49, rue de Bretagne.

Les camarades A. Mounaud, Léon Israël, A. Goldschild parleront de l'affaire. Prière d'être aussi nombreux que possible.

1911

Par delà les frontières

Par une chaude journée d'août 1888, pendant qu'une foule enthousiaste applaudissait au « Lâchez tout », je m'élançai de la place de Villemomble dans un simple petit panier accroché à une humble montgolfière.

Il y a de cela vingt-deux ans. J'étais encore un enfant; je n'avais que seize ans.

Depuis cette époque, quelques progrès inouïs n'ont pas été réalisés dans la navigation aérienne. Après la montgolfière des fêtes publiques, le sphérique à gaz, instrument de recherches scientifiques; puis, le dirigeable, malheureusement employé jusqu'alors aux exercices militaires; enfin, l'aéroplane, semblant devenir un instrument de civilisation et un messager de paix.

Dois-je avouer ici que je n'ai jamais cessé, depuis mon premier voyage aérien, d'être aussi convaincu de la possibilité de la navigation aérienne, que je n'ai cessé d'être convaincu de la possibilité de la Société communiste depuis que je suis anarchiste.

Cinquante fois je me suis élevé dans l'espace; cinquante fois j'y ai couru des dangers et constaté des obstacles à la direction; des milliers de fois, je me suis rencontré, avec d'autres hommes, en face d'autres hommes; des milliers de fois, j'ai tenté de les convaincre, de les persuader; des milliers de fois, j'ai rencontré de la mauvaise volonté, de la haine, du parti pris. Qu'est-ce à dire? Que l'homme ne fera jamais de l'atmosphère son domaine, pas plus qu'il ne vivra un jour dans la Cité de Liberté et de Justice? Allons donc!

PARIAS
V.

Madame Adèle

On dit familièrement les Bosselat, la mère Pichon, la Martin, mais de la petite vieille qui descend chaque matin de Saint-Ouen vers la Ville, toujours prétend sous son simple bonnet de dentelle noire, on dit par respect « Madame Adèle. »

Elle porte au bras un panier rempli de thym, d'oignons et de lauriers qu'elle va vendre. Elle avance péniblement, car c'est un fardeau déjà lourd pour une vieille de son âge. Quand elle se penche pour le poser à terre et reprendre haleine, c'est à peine si on la voit se redresser, ensuite, tant elle est près du sol à son habitude.

S'il fait sec, elle se campe à l'angle d'une rue, toujours la même. Il y a des courants d'air, mais c'est « plus passer ». S'il pleut, elle se ratatine dans l'angle d'une porte, rentre ses codes aigus, ses mains ligneuses et penche un peu plus bas sa tête comme pliée sous un joug. Elle essaie de faire corps avec les choses, afin que, s'il se peut, les passants l'oublient là et ne la rudoient point.

On s'étonne de la voir si décharnée, usée, flétrie, défendant encore sa misérable existence. Mais la vieille lutte ardemment, elle tient bon et ne veut pas mourir encore, car des jours meilleurs vont venir! Elle attend « d'une minute à l'autre » les trente francs mensuels de l'Assistance obligatoire aux vélards. Elle a 70 ans passés.

Aujourd'hui, il a des ailes et Demain il bâtrira la Cité d'harmonie.

Qu'il me soit permis de rappeler ici, dans le *Libertaire*, puisque j'y ai déjà publié maints articles en tant qu'aéronaute, une anecdote :

C'était à la salle des Mille-Colonnes, en 1897. Nous y donnions une réunion, avec notre Bonne Louise, en faveur de Cuba libre. Elle et moi, nous en vîmes à parler, bien entendu, de la Cité future. Nous exposions le communisme. Quelqu'un nous fit observer qu'il faudrait toujours de l'autorité, ne serait-ce que pour régir les moyens de transport, le service des chemins de fer, par exemple. Je répondis que dans la Société communiste chacun aurait la possibilité de se transporter librement et rapidement, même avec de grosses charges, sans avoir recours aux voies ferrées. Je prévois les moyens aériens. Ce fut une hilarité générale. On nous traita de fous. Quelqu'un même s'écria : A Charenton!

Voilà treize ans, nous étions des fous qui annoncions le dirigeable et l'aéroplane.

Nous sommes encore des fous qui annonçons la venue prochaine des temps meilleurs où l'Humanité ne connaîtra plus la guerre et la famine.

Ah! comme nous aimons être ces fous, même dangereux.

Eh! bien, je viens soumettre, ici, un projet aux révolutionnaires ou, du moins, je viens en ajouter un à celui de la Guerre Sociale.

Un journal, le *Matin*, avait eu une excellente idée : celle du Circuit de l'Est. Ce journal a saboté sa propre idée en en faisant une manifestation stupide et revancharde. Tant pis pour lui.

Un autre journal, le *Journal*, vient de lui répondre par une idée plus large et plus généreuse, celle de faire de l'aéroplane un messager de paix. Bravo!

Mais, comme certaines influences pourraient faire dévier cette magnifique entreprise, la Guerre Sociale a lancé l'idée d'associer le prolétariat mondial à cette superbe chevauchée aérienne au-dessus des frontières.

Voilà qui est magnifique. Il faut que cette initiative soit couronnée de succès ; que le monde révolutionnaire démontre, en effet, que nous sommes prêts à toutes les générations de collaborations ; et qu'en hâtant la révolution sociale, ce n'est pas seulement pour nous contenir de bâties satisfactions matérielles, mais aussi pour entraîner les générations actuelles vers le courage utile et l'énergie féconde. On sait quel iconoclaste suis ; mais j'avoue franchement que le drapeau rouge allant effleurer le sommet des cathédrales et le fronton des palais impériaux, ferait vibrer dans un élan universel, non pas des milliers, mais des millions d'hommes, qui appellent tous la paix, la grande paix humaine.

Il y aura donc un ou plusieurs révolutionnaires qui participeront au circuit international. Quelle formidable propagande; quelle prodigieuse influence sur les foyers si ces quelques hommes allaient, non pas pour une vague glorie, mais au nom d'un idéal de régénération humaine porter la parole d'espoir à ces foules immenses assemblées dans une apothéose de concorde et de progrès?

Pour cela, il faut, comme le dit la G. S., nous mettre de suite à la besogne.

J'espère que le Comité dont elle parle sera bientôt constitué. Je propose de suite une idée : Que pour les derniers beaux temps et pour le printemps prochain, on organise de grandes fêtes civiques aux alentours de Paris. Comme programme, des chants, de la musique, une conférence; avec Grandjouan, des projections. En outre, je m'offre à piloter chaque fois un ballon qui partirait de ces fêtes et qui emmènerait quelques camarades susceptibles de se préparer au grand circuit, afin, comme le disait justement Leblanc, qu'ils puissent faire leur apprentissage de l'atmosphère. Le bénéfice de ces fêtes civiques serait utilisé à l'achat de l'aéroplane ou des aéroplanes pour le circuit international ainsi qu'à l'apprentissage des camarades aviateurs.

Et, comme nous concourrons, nous aurons bien le droit d'espérer gagner quelque chose, sinon le prix de 200.000 francs, tout au moins quelques billets de mille francs. Pour mon compte, au cas où, personnellement, ou désigné par les camarades, je remporterai un succès, j'offre les deux tiers des gains pour la fondation d'une Ecole Ferrer. J'en prends ici l'engagement formel et je demande aux futurs camarades aviateurs qui seraient vainqueurs d'en faire autant.

On représentera sans cesse aux néo-malthusiens qu'on pourrait mieux cultiver le sol, qu'on pourrait conquérir des terres nouvelles, qu'on pourrait faire intervenir la chimie. Sans doute, on pourrait !

Mais aussi, nous avons une revanche à prendre, non par le canon, mais par la science. Si un révolutionnaire gagnait le prix de la course des capitales, il devrait venger Ferrer en apportant le bénéfice de son audace et de son courage, à l'édition d'une école moderne.

Je voudrais avoir la joie de risquer ma vie pour être celui-là.

E. Girault.

LIABOUVISME

On commence à avoir les oreilles rebâties avec les « vengeurs de Liabœuf ».

A l'instigation de la police, les journaux se laissent pas de nous servir ces quotidiennes idioties qui démontrent qu'il n'est point besoin de se mettre en frais d'imagination pour satisfaire la crédulité de la foule.

Souteneurs arrêtés, prostituées emménées à Saint-Lazare, cambrioleurs, assassins, vitroleuses, tous tentent de justifier leur rôle en disant : c'est pour venger Liabœuf, les marlous principalement.

Un simple raisonnement :

Ou Liabœuf était un souteneur (le contraire fut prouvé) et la façon dont il a « débarqué » ses collègues leur interdit de vouloir le venger.

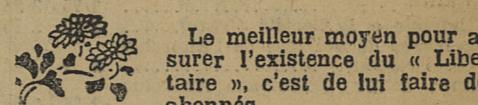
Ou bien Liabœuf n'était pas un souteneur — la véhémence de ses protestations atteste qu'il avait pour cette noble profession — et on s'explique mal la solidarité de ces messieurs.

L'agent de la Sureté qui dévalisa cette pauvre folle n'a-t-il pas voulu venger Liabœuf... ?

Après cela, on peut encore nous rabâcher que les apaches se targuent de venger leur ancien camarade ; ceux qui le disent sont des menteurs et ceux qui le croient sont des gourdes.

E. C.

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « *Libertaire* », c'est de lui faire des abonnés.



vous, c'est sacré. Ne pas manger, passez encore, mais ne pas savoir où aller dormir, c'est la misère des misères. A mon âge, je ne peux pourtant pas coucher sur un banc.

Mme Adèle convient que les propriétaires ne sont pas raisonnables. Le siège lui fait payer 100 francs l'an une misérable chambre dans un sous-sol.

— Il fait si sombre chez moi-dit-elle, que je n'y vois pas même pour ajuster mon bonnet, et je l'arrange devant les glaces des boutiques, de crainte d'être « immodeste. »

Quelqu'un demande à Mme Adèle à quel âge elle s'est mariée ?

— A 24 ans, dit-elle, je n'ai choisi ni le plus beau, ni le meilleur, mais que vous voulez, le goût est le goût, comme on dit.

— Avez-vous été heureuse au moins ?

— Guère. Mon mari était buveur et paresseux. Des fois même, il me battait. A 27 ans, j'avais trois enfants. La vie chez nous n'était plus tenable, alors j'ai pris mes petits, et je suis partie. Je les ai élevés toute seule. Ah! j'en ai eu du mal. Peut-être y a-t-il des femmes qui ont peiné autant, mais pas davantage, c'est sûr.

La vieille penche la tête et paraît dormir. Elle songe seulement, et dit à voix basse : « Le bon Dieu n'est pas juste » ; sa figure sillonnée de rides fait une laide grimace, on dirait qu'elle va pleurer ; mais ses yeux sont taris, elle n'a de larmes que dans la voix.

Elle resterait maintenant des heures entières sans plus rien dire, à se rappeler.

Propos d'un Maltausien

Le pair renchérit. On en accuse à tort les spéculateurs. La vérité est que par suite d'un temps exceptionnellement mauvais, la récolte en céréales présente un important déficit.

L'humanité vit au jour le jour d'une manière précaire sur des produits qui, par rapport au nombre des consommateurs, sont toujours insuffisants. Au moment de la récolte, chaque année, les réserves effectuées sur l'insuffisance sont taries ou à peu près. Le moindre déficit, et même la seule crainte de ce déficit, accroît la gêne de tous, provoque le renchérissement, qui atteint naturellement les plus malheureux et les affame.

On représente sans cesse aux néo-malthusiens qu'on pourrait mieux cultiver le sol, qu'on pourrait conquérir des terres nouvelles, qu'on pourrait faire intervenir la chimie. Sans doute, on pourrait !

Mais les hommes ne vivent pas d'aliments en puissance, de produits futurs, de récoltes probables, de substances chimiques. Les rendements n'augmentent pas aussi rapidement qu'on le désire, la terre résiste au labeur et aux engrangements. La pluie, la grêle, la sécheresse, les météores ne sont pas encore domestiqués. La nature est, sous bien des rapports, encore toute puissante. Les pastilles azotées de Berthelot sont, pour l'instant, purement imaginaires, et la transmutation de la matière en pain, évoquée par Gustave Lebon, n'est pas encore un fait accompli.

L'expérience scolaire, l'observation journalière montrent l'impossibilité d'augmenter la somme des produits alimentaires avec assez de rapidité pour tenir tête à l'accroissement d'une population qui multiplie, comme elle l'a fait jusqu'aujourd'hui, sans souci de sa progéniture.

Fussent-elles d'ailleurs inventées, les pastilles de Berthelot n'empêcheraient nullement la misère si les hommes ne bornaient leur nombre à la quantité de pastilles produites.

La population presse sur les subsistances et tout progresse dans la culture ou dans l'industrie chimique alimentaire, est annihilée tout de suite par une augmentation correspondante et souvent supérieure du nombre des hommes.

D'où persistance de la misère.

Ni les imprécations de la C.G.T., ni les violences, ni les mesures gouvernementales ne peuvent empêcher la pain d'être d'autant plus cher qu'il y a moins de blé à répartir entre les consommateurs.

Limitons à chaque moment aux produits actuels la population qui doit en vivre. de telle sorte qu'il y ait surabondance dans les années ordinaires et réserves faciles prévenant le renchérissement ou la disette dans les années mauvaises.

C'est grâce à la prudence procréatrice que la misère pourra être supprimée ;

c'est grâce au contrôle raisonnable de l'augmentation de la population que les hommes pourront devenir plus heureux.

Si les prolétaires persistent à proliférer sans compter, la terre continuera, en dépit de prétendus progrès, à être la planète de la faim, de l'inquiétude et de la haine.

G. Hardy.

Chez les Employés

Nous avons publié dans notre dernier numéro une circulaire intéressante le Syndicat des Employés de la région parisienne, en la faisant suivre de la signature du camarade Duffau. Celui-ci nous prie de rectifier qu'il n'est que le secrétaire délégué de la 2^e catégorie, et qu'il est l'auteur responsable de la communication.

BIBLIOGRAPHIE

Une nouvelle pièce du Théâtre social

A BIRIBI

La petite pièce en un acte que les *Éditions à bon marché* viennent de faire paraître obtiendra certainement le succès qu'elle mérite. La pièce d'Hanriot arrive en son temps, car il faut bien savoir que Biribi n'a fait que changer de titre, mais subsiste toujours et ne disparaîtra qu'avec la suppression des Conseils de guerre.

L'auteur du *Permisionnaire* et de la *Fiancée russe* s'est efforcé d'écrire une pièce simple et facile à jouer, mais telle qu'elle est, elle est dramatique et touchante et les groupes ne manqueront pas de la jouer pendant les soirées de cet hiver. Elle fera d'excellente propagande contre les bagnoles militaires. A Biribi, qui comprend 5 personnes, les cinq exemplaires, 2 fr. 75 francs, par la librairie du *Libertaire*, 15, rue d'Orsel, Paris.

**

NOS SEIGNEURS LES EVEQUES

Au moment où l'encyclique du pape contre le *Sillon* continue à produire une si grande perturbation dans le monde catholique, il est bon de lire et de faire lire la brochure si persuasive et qui a déjà été répandue à des milliers d'exemplaires : *Nos Seigneurs les Evêques désavoués par Jésus et les Apôtres*, qui constitue une réponse avant la lettre à cette fameuse encyclopédie devant laquelle se sont inclinés les démocrates-sillonistes. 0 fr. 15 l'exemplaire, franc 0 fr. 10 ; les cinquante, 2 fr. franc 4 fr. 2 fr. 25 ; le cent, 3 fr. 50, franc 4 fr. ; le mille, 30 fr., franc 32 fr. En vente au *Libertaire*.

On trouve au même prix réduit, à la même librairie, la brochure *Le Livre d'Or de l'Enseignement religieux* (depuis l'an de grâce 1900). C'est un résumé d'une grande partie des faits déficiens à l'actif des membres du clergé et qui constitue une véritable propagande contre l'enseignement religieux.

CONTRE BIRIBI

Un album composé de neuf superbes dessins de Delannoy, Grandjouan, Luce, Maurice, Raïter, Rodo, Signac et Steinlen.

Prix : 3 francs.

En vente aux Temps Nouveaux, 4, rue Broca, Paris.

Documents anarchistes

L' excellente revue anarchiste italienne *Il Pensiero*, nous apportait dernièrement le compte rendu d'un Congrès de la « Fédération Anarchiste Allemande », qui eut lieu à Halle, du 15 au 17 mai, et dont nous n'avions pu donner encore le résumé.

23 sections avec 45 délégués étaient représentées. Pour le camarade Johann Ludwig, le correspondant du *Pensiero*, ce Congrès est d'une grande importance historique, au point de vue allemand; sur la question de l'organisation, il marquera.

La question capitale posée par l'ordre du jour était, en effet, celle de l'*Anarchisme et de l'Organisation*. Les statuts de la Fédération avaient déjà soulevé de vives protestations, l'an passé, lorsque la Fédération fut organisée; ce qui avait eu pour conséquence la démission de presque toute la Commission d'administration. Cette fois encore, une ardente discussion s'est élevée autour des quinze paragraphes du statut et bien que ceux-ci ne contiennent que des prescriptions administratives, ou relatives à l'admission et à l'expulsion des membres de la Fédération, une controverse acharnée s'est déroulée pendant de longues heures autour du statut.

En fin de compte, il fut adopté par 13 voix contre 11.

Sur la question de la position des anarchistes dans le mouvement électoral social-démocrate, une déclaration antiparlementaire fut votée dans laquelle est opposée l'action directe des masses, « rien ne devant nous faire oublier que nous ne devons jamais, sous aucun prétexte, refuser à la classe des travailleurs notre solidarité dans la lutte portée sur le terrain révolutionnaire ».

La discussion qui suivit; notre position devant la *Ligue Socialiste*, montra que la majorité des anarchistes allemands aurait grand besoin d'être épurée. Cette ligue rejette le principe de lutte de classe, toute espèce de propagande révolutionnaire et antimilitariste, et s'occupe seulement de fonder d'autres ligues socialistes à fins coopératives. Le camarade Cahn eut beau signaler l'action nocive de pareilles associations, dont les aspirations n'ont rien de commun avec les nôtres, et demander que fut accentuée la politique révolutionnaire parmi les travailleurs conformément à la vieille Internationale; cette proposition a été repoussée.

Quant à la participation à l'union libre des associations ouvrières, sur la proposition d'inviter les camarades faisant partie d'associations réformistes à sortir de ces dernières pour entrer à l'Union libre, la majorité s'est encore prononcée contre.

Malgré certaines apprences, ce Congrès a

posé les fortes bases d'une future agitation et d'une recrudescence de l'anarchisme en Allemagne, dit Johann Ludwig.

On le voit, nos camarades allemands ne perçoivent pas les choses de la même manière que nous; du moins est-ce ce qui semble ressortir d'un compte rendu de ce genre. Il serait grandement à désirer, croyons-nous, que des études soient publiées, dans chaque pays, pour établir dans quelles conditions se trouvent les camarades; quelle bornes sont posées à la propagande par les meurs, les institutions, les mentalités, les partis adverses, enfin à quel point en sont exactement les choses pour tout ce qui nous intéresse.

Les Congrès internationaux et les rares correspondances insérées de part et d'autre sont choses bien insuffisantes pour nous tenir en contact avec les anarchistes de tous les pays et pour nous entraider au besoin, moralement et matériellement, en toute connaissance de cause.

Communications

PARIS

L'Agitation continue malgré les poursuites. — Pour protester contre les poursuites intentées contre les camarades Alignier et Ross, la fédération des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens fait appel à tous les Travailleurs de bonne volonté qui pensent que la maternité doit être librement consentie et non imposée par la loi ou par l'ignorance, pour fonder des Groupes d'éducation sexuelle.

Les camarades du 1^{er} et surtout leurs compagnes sont cordialement invités à assister à la réunion qui aura lieu le Samedi, 10 courant, à 9 heures très précises, au restaurant Coopératif, 7, rue de Trétaigne, pour fonder un Groupe d'ouvriers Néo-Malthusiens.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau, endiennement causeries populaires des 19 et 20^e. — Mercredi 14 septembre, réunion à 9 heures. Etat des travaux, causerie entre camarades.

Ligue ouvrière de protection de l'enfance. — Réunion de la ligue le mardi 13 septembre à 9 heures du soir, 4, boulevard Magenta, bureau de Tabac. Ordre du jour : Rentrée des listes de souscription, le journal, organisation d'un meeting sur l'exploitation de l'enfance.

Groupe théâtral du XX. — Groupe de propagande social par le théâtre. Présence indispensable.

Camarade,

Vous êtes instamment prié d'assister à la réunion-repétition qui aura lieu le vendredi 9 et le mardi 13 sept. à 8 h. ½ du soir, au siège du groupe, foyer populaire, 5, rue Henri-Chevreau. Ordre du jour : 1^{re} Lecture de la correspondance ; 2^e Cotisations et adhésions ; 3^e Répétition des pièces : Scrupules et Quelqu'un troubla la fête.

La Libre Discussion. — Causeries du IV^e, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Mercredi, 14 septembre, à 8 h. ½, causerie par Antoine fils.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du *Libertaire*, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago	0 05 0 10
Aux Jeunes gens (Kropotkin)	0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkin)	0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkin)	0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkin)	0 25 0 30
Entre paysans (Malesta)	0 10 0 15
Aux anarchistes qui ignorent (Ch. Albert)	0 10 0 15
A. B. G. du libertaire (Lamennais)	0 10 0 15
L'Anarchie (Malesta)	0 15 0 20
L'Anarchie (A. Giraud)	0 05 0 10
Evolution et Révolution (E. Reclus)	0 10 0 15
Actions anarchistes (Beaure)	0 20 0 25
La question sociale (S. Faure)	0 10 0 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 10 0 15
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henf	0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25 0 15
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50 0 60
Les déclarations d'Etienne	0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaise à canon (Manuel Devaldes)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de pioupiou	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 10 0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 15 0 20
Contre la brigandage marocain	0 10 0 15
La Révolte du 17...	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire sociale (Tcherkoff)	0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guesde)	0 10 0 15
Le droit à la paix (Lafargue)	0 10 0 15
Boycottage et sabotages	0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 10 0 15
Grève et Sabotage (Fortune Henry)	0 15 0 20
Colonisation (Jean Grave)	0 15 0 20
Contre la brigandage marocain	0 10 0 15
La Révolte du 17...	0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaise à canon (Manuel Devaldes)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de pioupiou	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 10 0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 15 0 20
Contre la brigandage marocain	0 10 0 15
La Révolte du 17...	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaise à canon (Manuel Devaldes)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de pioupiou	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 10 0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 15 0 20
Contre la brigandage marocain	0 10 0 15
La Révolte du 17...	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaise à canon (Manuel Devaldes)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de pioupiou	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 10 0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 15 0 20
Contre la brigandage marocain	0 10 0 15
La Révolte du 17...	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaise à canon (Manuel Devaldes)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de pioupiou	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 10 0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 15 0 20
Contre la brigandage marocain	0 10 0 15
La Révolte du 17...	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaise à canon (Manuel Devaldes)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de pioupiou	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 10 0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 15 0 20
Contre la brigandage marocain	0 10 0 15
La Révolte du 17...	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaise à canon (Manuel Devaldes)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de	